

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Prêtres et religieux, collecteurs d'images ethnographiques

Jean Simard

Number 24-25-26, Fall 2013, Spring–Fall 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019139ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019139ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

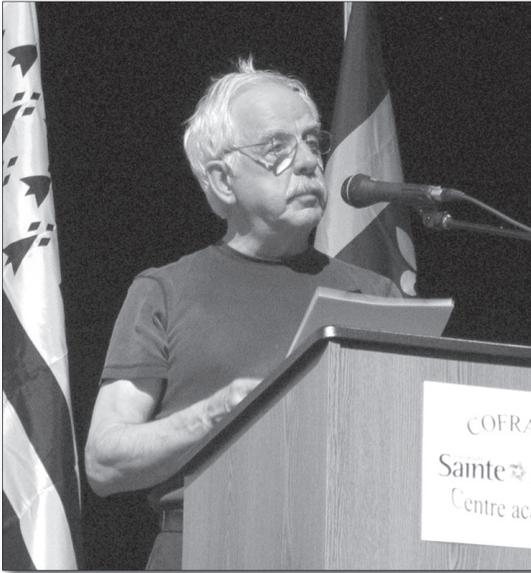
[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, J. (2013). Prêtres et religieux, collecteurs d'images ethnographiques.
Port Acadie, (24-25-26), 290–302. <https://doi.org/10.7202/1019139ar>

Article abstract

Dès le xvii^e siècle, des prêtres missionnaires venus de France, tels les jésuites Claude Chauchetière et Louis Nicolas, illustrent les moeurs et coutumes des peuples autochtones de la vallée du Saint-Laurent. Au xix^e siècle, des prêtres séculiers et des oblats, particulièrement Norbert Blanchet, Albert Lacombe et Émile Petitot, utilisent à leur tour le crayon et le pinceau pour enseigner aux autochtones de l'Ouest canadien les bases de la foi catholique. Au xx^e siècle, la photographie et le cinéma prennent la relève. Albert Tessier (1895-1976) et Maurice Proulx (1902-1988) sont prêtres tous les deux. Le premier utilise l'appareil-photo et la caméra pour saisir les moeurs paysannes et les beautés de son pays, la Mauricie. Le second filme la vie quotidienne des gens qui ont colonisé le vaste territoire de l'Abitibi à la période de la crise économique des années 1930.



Jean Simard

Prêtres et religieux, collecteurs d'images ethnographiques

Jean Simard
Société québécoise d'ethnologie,
Québec

Résumé

Dès le xvii^e siècle, des prêtres missionnaires venus de France, tels les jésuites Claude Chauchetière et Louis Nicolas, illustrent les mœurs et coutumes des peuples autochtones de la vallée du Saint-Laurent. Au xix^e siècle, des prêtres séculiers et des oblats, particulièrement Norbert Blanchet, Albert Lacombe et Émile Petitot, utilisent à leur tour le crayon et le pinceau pour enseigner aux autochtones de l'Ouest canadien les bases de la foi catholique. Au xx^e siècle, la photographie et le cinéma prennent la relève. Albert Tessier (1895-1976) et Maurice Proulx (1902-1988) sont prêtres tous les deux. Le premier utilise l'appareil-photo et la caméra pour saisir les mœurs paysannes et les beautés de son pays, la Mauricie. Le second filme la vie quotidienne des gens qui ont colonisé le vaste territoire de l'Abitibi à la période de la crise économique des années 1930.

À toutes les époques de l'histoire canadienne, les prêtres et religieux ont fait abondamment usage de l'art, ce formidable outil de faire-valoir. Ils l'ont utilisé tout à la fois pour donner et pour recevoir : donner pour évangéliser et recevoir pour ethnographier. Des débuts de la colonisation jusqu'à la fin du xix^e siècle, ce sont des religieux venus de France, surtout des jésuites et des oblats, qui font œuvre d'ethnographe en dessinant et peignant l'image de l'Autre, c'est-à-dire de l'Amérindien. Au xx^e siècle, des prêtres québécois prendront la relève et utiliseront plutôt la pellicule pour photographier et filmer les composantes de leur propre culture, c'est-à-dire l'image de Soi, canadienne-française et catholique.

L'Image de l'Autre – Entre catéchisme et ethnographie

Charles Garnier et Jean Pierron

Charles Garnier naît à Paris en 1606, arrive à Québec en juin 1636 et gagne le pays des Hurons le mois suivant. En 1649, il est chez les Pétuns, sur les bords de la baie Georgienne, où il trouve la mort avec ses sept confrères canonisés en 1930 sous l'appellation *Martyrs canadiens*. En 1645, Garnier est à la mission Saint-Joseph de Téanaostaiaé auprès du clan de la Corde. Dans une lettre qu'il adresse à son frère, le père Henri de Saint-Joseph, de l'ordre des Carmes, il écrit :

Je vais coucher ici certaines conditions qu'il serait souhaitable
qu'il se rencontrassent aux images ou tableaux pour servir davan-

tage à nos sauvages, non que je croie qu'on puisse nous en envoyer où elles se rencontrent mais afin qu'il s'y en rencontre le plus que vous pourrez à celles que vous nous enverrez. 1° Que les personnages paraissent beaucoup tels qu'ils paraissent aux images Polnam et même de Huré ; 2° Qu'ils ne soient de profil mais qu'on voie tout le visage et ayant les yeux ouverts ; ces images leur plaisent qui regardent tous ceux qui les regardent et qu'il n'y ait pas trop d'ombrage sur le corps ; 3° Qu'il n'y ait une grande confusion de personnages et qu'ils ne soient trop couverts d'habits mais qu'une partie du corps paraisse découverte ; 4° Les cheveux bien couchés et bien polis leur plaisent bien plus que les cheveux frisés, si faire se peut qu'ils ne soient chauves et qu'ils n'aient guère de barbe [...]¹

Des gravures et des peintures importées d'Europe ont donc alimenté les missionnaires jusqu'en 1669-1670, années où commencent les activités picturales du père Jean Pierron auprès des Agniers établis dans l'actuelle région d'Albany. Né en 1631 à Dun-sur-Meuse, dans la province de Lorraine, Pierron arrive à Québec en juin 1667 et séjourne en Iroquoisie de 1667 à 1674. De sa mission, il notera dans une lettre :

Je me suis servi de toutes les industries que Dieu m'a inspirées pour les obliger à renoncer à leurs mauvaises habitudes ; car pour convertir ces peuples, il faut commencer par toucher leurs cœurs, avant que de pouvoir convaincre leurs esprits. C'est dans ce dessein que j'ai fait des peintures spirituelles très dévotes, qui ont puissamment servi à leur instruction².

Relatant les activités de Pierron dans son rapport annuel de 1668-1669, le père François-Joseph Le Mercier, supérieur général des missions de la Nouvelle-France, note les origines bretonnes de ses peintures spirituelles :

L'invention de ces tableaux n'est pas tout à fait nouvelle ; elle avait déjà été mise saintement en usage par un célèbre missionnaire de notre France ; et il n'est personne qui n'ait lu la vie de Monsieur le Noblez qui n'avoue que ç'a été un des plus beaux secrets dont il se soit servi pour instruire les peuples sur nos saints mystères³.

-
1. Citée par François-Marc Gagnon, *La Conversion par l'image. Un aspect de la mission des Jésuites auprès des Indiens du Canada au XVII^e siècle*, Montréal, Bellarmin, 1975, p. 43.
 2. *Ibid.*, p. 71.
 3. *Ibid.*, p. 65-66

Il n'existe malheureusement nulle trace de cette première peinture, importée ou fabriquée par les Charles Garnier et Jean Pierron. Il en est tout autrement de la production des pères Claude Chauchetière et Louis Nicolas.

Claude Chauchetière et Louis Nicolas

Claude Chauchetière voit le jour à Saint-Porchaire-de-Poitiers, en province d'Aquitaine, le 7 septembre 1645 et décède à Québec le 17 avril 1709. En 1672, il rencontre en France le père Le Mercier qui lui donne quelques leçons de huron. En 1677, Chauchetière arrive au Canada et passe un an à la mission huronne de Québec avant d'être envoyé chez les Iroquois convertis du Sault-Saint-Louis, aujourd'hui Kahnawake, territoire amérindien situé près de Montréal. Il y fait la connaissance de Kateri Tekakouitha, qui meurt en 1680 à l'âge de 24 ans et dont il peint le portrait en 1681. Il s'agit peut-être de la toile qui se trouve aujourd'hui au presbytère de Kahnawake. Du même personnage, Chauchetière dessine aussi les traits pour en faire des images de petit format sur papier ou sur parchemin dont on a dit qu'ayant été mises sur la tête des malades, elles ont pu opérer des guérisons miraculeuses. Rappelons que Kateri a été béatifiée par Jean Paul II en 1980, exactement trois siècles après son décès.

Chauchetière met ensuite ses talents artistiques au service de toute la mission. De 1667 à 1685, il rédige un document qui a pour titre *Narration annuelle de la mission du Sault depuis sa fondation jusqu'en 1686*⁴. Le texte, qui fait trente pages, est complété de dix autres qui contiennent dix dessins à l'encre brune. Ces petites scènes sont parmi les rares dessins du XVII^e siècle qui traitent des relations entre missionnaires français et Amérindiens en Nouvelle-France. Le père Chauchetière note à leur propos : « les estampes qui sont marquées là sont pour faire connaître aux sauvages la suite de leur histoire et les grâces qu'ils ont reçues de Dieu depuis qu'ils sont chrétiens ». C'est pourquoi, après les trois premières scènes qui illustrent l'arrivée à la mission et le travail aux champs, il montre le bannissement des boissons alcooliques, celui des superstitions des enterrements, la confirmation donnée par l'évêque de Québec, la construction de la première chapelle, la prière devant une statue de la Vierge pour embrasser la virginité et la continence, la procession du Saint Sacrement et finalement la foudre qui tombe au pied de la chapelle. Ces dessins seraient les premières images ethnographiques collectées au Canada et

4. Manuscrit conservé aux Archives départementales de la Gironde, Bordeaux (France). On consultera avec profit l'édition préparée par Hélène Avisseau, conservateur aux Archives départementales de la Gironde : <http://www.culture.gouv.fr:80/culture/nllefce/fr/sault/intromain.htm>.



« Les six premiers sauvages de la prairie viennent d'Orniérou sur les neiges et les glaces »



« Les Sauvages vont s'établir à la prairie de la Madeleine avec le Français »



« On travaille au champ »



« On en brûle les boissons »



« On brûle les superstitions des enneemis »



« On donne la confirmation la 1^{re} fois »



« On bâtit la première chapelle »



« Quelques personnes embrassent la virginité la continence »



« On fait la procession du St-Sacrement »



« La foudre tombe au pied de la chapelle »

Claude Chauchetière. Dessins illustrant la *Narration annuelle de la mission du Sault depuis sa fondation jusqu'en 1686*. (Archives départementales de la Gironde, Bordeaux, France)

elles ont pour auteur un religieux. Si Chauchetière a fait essentiellement œuvre d'évangélisation en composant aussi des catéchismes et de petits livres d'images religieuses pour les Amérindiens, avec sa *Narration* il fait plutôt œuvre d'ethnologue : jésuites et Iroquois étant les uns et les autres les acteurs de scènes vécues à la mission Saint-François-Xavier du Sault-Saint-Louis.

Louis Nicolas naît quant à lui à Aubenas, en Ardèche, le 15 août 1634. Il entre dans la Compagnie de Jésus en 1654 et séjourne au Canada de 1664 à 1675. Son travail de missionnaire l'amène dans tous les coins du pays, de l'extrémité ouest du lac Supérieur et du lac Ontario, en territoire iroquois, jusqu'à Sept-Îles, Trois-Rivières et Québec. Il semble avoir été plus intéressé par l'étude des langues autochtones et par l'histoire naturelle, écrit François-Marc Gagnon⁵, que par le travail proprement missionnaire. Vers 1700, il prépare un manuscrit portant le titre *Codex canadensis* que conserve aujourd'hui le Gilcrease Museum de Tulsa, dans l'état américain d'Oklahoma.



Louis Nicolas. « La Pêche des sauvages ». L'un des quatre-vingts dessins faits par Louis Nicolas pour documenter son *Codex canadensis*. Vers 1700. (Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma, États-Unis)

5. François-Marc Gagnon, « *Codex canadensis* », Bibliothèque et Archives Canada : <http://www.collectionscanada.gc.ca/codex/026014-1200-f.html>

Le *Codex* compte 79 pages illustrées de 180 dessins qui montrent les plantes, les mammifères, les oiseaux et les poissons du Canada, mais aussi les mœurs des Premières Nations que l'auteur-dessinateur a fréquentées à l'occasion de ses missions apostoliques. Dix-neuf pages leur sont consacrées où l'auteur s'est attaché à représenter les tatouages, les pipes, les styles de coiffure, les costumes et leurs accessoires, comme le sac à pétun ou les armes : haches de guerre, boucliers, arcs et flèches. Ce sont les huit dernières pages qui offrent le plus d'intérêt, car elles présentent les moyens de subsistance, la pêche en particulier, les moyens de transport et les types d'habitation.

Émile Petitot

Émile-Fortuné-Stanislas-Joseph Petitot naît en 1838 à Grancy-le-Château, en Bourgogne. Il entre chez les oblats de Marie-Immaculée en 1860 et est ordonné prêtre à Marseille en 1862. La même année, il quitte la France pour devenir missionnaire dans la région de l'Athabaska-Mackenzie, au nord-ouest du Canada. Il s'intéresse à la géographie du pays, à la langue et à l'ethnologie de ses habitants. Il apporte une contribution de premier rang à l'étude des peuples autochtones du Grand Nord canadien. Ses travaux lui attirent une renommée internationale. Parmi ses principaux ouvrages, citons son *Mémoire abrégé sur la géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie et les grands lacs du bassin arctique de l'Amérique* (s. éd., s.d.), son *Vocabulaire français-esquimau* (Paris, 1876), et son œuvre maîtresse, le *Dictionnaire de la langue Dènè-Dindjié* (Paris et San Francisco, 1876). Mais il est aussi peintre et dessinateur. Il illustre la plupart de ses journaux de voyage de dessins ethnographiques dont il est l'auteur, comme par exemple *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique* (1879).

Comme peintre de sujets religieux, écrit Bernard Mulaire⁶, le père Petitot aurait surtout puisé dans des chromos, c'est-à-dire dans l'imagerie religieuse à bon marché du quartier Saint-Sulpice à Paris, en mettant ses talents au service d'églises situées le long de la rivière Mackenzie. De 1877 à 1879, il est en effet au fort Good Hope (Fort Good Hope, Territoires du Nord-Ouest) où il entreprend de décorer la chapelle de la mission Notre-Dame-de-Bonne-Espérance. Le programme décoratif comprend plusieurs grands tableaux ainsi qu'un maître-autel ouvragé dont l'ensemble témoigne, selon Petitot lui-même, de son souci d'adaptation à la population locale. Dans une lettre adressée à son évêque en 1877, le peintre exprime son intention de donner à ses anges les physionomies du

6. Dans David Karel, *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Québec, Musée du Québec et Presses de l'Université Laval, 1992, p. 630-631.



Émile Petitot. Tombeau d'autel de la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Espérance, mission oblate du fort Good Hope située le long de la rivière Mackenzie. Petitot contribua grandement à la conception et à la décoration de cette chapelle, classée monument historique par le gouvernement canadien en 1977. (Archives Deschâtelets, Ottawa)



Émile Petitot. Dessin représentant l'arrivée d'un missionnaire à la mission oblate de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance, sur la rivière Mackenzie. Paru dans l'hebdomadaire montréalais *L'Opinion publique* du 14 juin 1877.

peuple déné plutôt que les traits blonds européens de l'imagerie saint-sulpicienne. Dans son édition du 14 juin 1877, l'hebdomadaire montréalais *L'Opinion publique* montre un dessin de Petitot qui révèle sans doute une intention publicitaire de la part de son créateur. L'on y voit en effet un oblat arrivant avec son attelage de chiens et ses raquettes à neige à la mission

de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance. L'image, même ethnographique, n'a-t-elle pas été parfois un outil de propagande ?

L'Image de Soi – Entre ethnographie et propagande

Les années 1920 et 1930 voient émerger une première cinématographie documentaire produite par des Canadiens français et pour des Canadiens français. Deux noms dominant à cet égard et ce sont des prêtres : Albert Tessier et Maurice Proulx. D'autres religieux, moins connus, font aussi des tournages : le père Louis-Roger Lafleur, qui dans les années 1930 réalise des films en Abitibi-Témiscamingue pour l'Association missionnaire de Marie-Immaculée ; dans les mêmes années l'abbé Jean-Philippe Cyr, curé de Cabano, qui met en valeur son coin de pays, le Témiscouata québécois, à travers une série intitulée « Connais ta province » ; en 1938, l'abbé Thomas-Louis Imbeault, de Chicoutimi, qui tourne *Le Centenaire du Saguenay*, un film produit par la Société historique du Saguenay. D'autres noms encore : l'abbé Georges Côté de Saint-Charles de Bellechasse, l'abbé Raynald Rivard, M^{gr} François-Xavier Saint-Arnaud, M^{gr} C.-E. Bourgeois, le père Venance, le frère Adrien⁷.

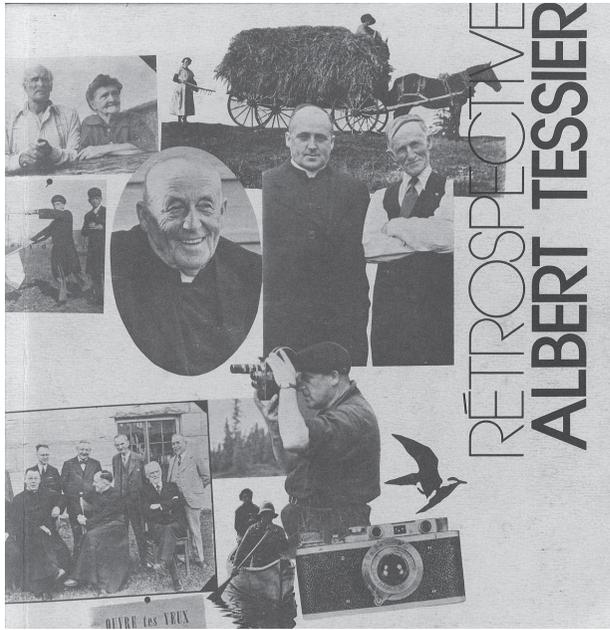
Albert Tessier

Albert Tessier naît à Sainte-Anne-de-la-Pérade, près de Trois-Rivières, en 1895. Il est ordonné prêtre en 1920 et enseigne ensuite la littérature et l'histoire au séminaire de Trois-Rivières. Pédagogue, éditeur, amateur et collectionneur d'art mais aussi soutien d'artistes et d'écrivains, inventeur de pays car c'est à lui que nous devons le terme Mauricie pour désigner cette vaste région du centre du Québec qu'il a explorée en canot pour y faire des images, Tessier est surtout connu comme photographe et cinéaste artisan. Il produit, réalise et distribue, principalement entre 1930 et 1950, quelque 70 films, tous muets, mais qu'il commente dans les écoles et les salles paroissiales à la manière des bonimenteurs de vues animées qui l'ont précédé.

Il ne fait pas un voyage sans sa Bolex 16 millimètres qu'il tient à l'épaule pour tourner les scènes qui l'intéressent, sans scénario préalable ni artifice. C'est au montage que naîtra le film. Du cinéma direct avant la lettre qui allait dans quatre directions principales : la paysannerie (*Hommage à la paysannerie*), la pédagogie (*Femmes dépareillées*), la spiritualité (*Cantique de la création*) et l'histoire (*L'Île d'Orléans, reliquaire d'histoire*). Selon René Bouchard, qui a analysé son œuvre filmique dans *Rétrospective Albert Tessier*⁸, il résolut en 1925 de tourner des films de-

7. René Bouchard, *Rétrospective Albert Tessier*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1977, p. 15-20.

8. Eugénie Lévesque (dir.), *Rétrospective Albert Tessier*, Québec, Éditeur officiel du



Page couverture de l'ouvrage *Rétrospective Albert Tessier*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1977.

vant l'évidence qui lui est apparue de faire se connaître une collectivité et un pays qui sont demeurés jusqu'à ce jour étrangers l'un à l'autre. Des films, écrit Tessier en 1937, tournés « pour des fins très nettement définies de propagande religieuse et nationale », et pour toutes les causes qui touchaient l'être et le devenir du peuple québécois, ajoute encore son biographe Léo Cloutier : nationalisme (campagnes de refrancisation), régionalisme, éducation, religion et culture⁹. Il capte pour les siens la réalité et la nature québécoises qu'il offre à travers quelque 3 000 conférences filmiques. En 1973, Michel Audy prépare un documentaire¹⁰ où le prêtre-cinéaste, parvenu au terme de sa vie, s'exprime sur la destination de ses films. Des propos qui ne laissent aucun doute sur l'union étroite qu'il a voulu faire entre ethnographie et propagande.

Québec, 1977, 63 p. Voir aussi, de René Bouchard, *Filmographie d'Albert Tessier*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1973.

9. *Ibid.*, p. 7-14.

10. Michel Audy, *M^{gr} Albert Tessier, cinéaste*, Cégep de Trois-Rivières, 1973. Extraits présentés aux *Journées internationales d'étude. L'Apport des prêtres et religieux au patrimoine des minorités. Parcours comparés Bretagne/Canada français*, Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église, Nouvelle-Écosse, 21 octobre 2011.

Maurice Proulx

Maurice Proulx naît en 1902 à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, village situé à proximité de Montmagny, au Québec. En 1928, il est ordonné prêtre. La même année, il entreprend des études en agronomie à l'Université Laval et obtient en 1933 un doctorat dans la même discipline à l'Université Cornell à Ithaca, dans l'état de New-York. C'est là qu'il découvre le cinéma et les possibilités exceptionnelles du nouveau format 16 millimètres pour la diffusion de la science agricole. En 1934, il enseigne l'agronomie à La Pocatière et entreprend en même temps sa carrière de cinéaste en suivant un premier groupe de colons partis du diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière pour aller ouvrir de nouvelles terres en Abitibi. Il y accompagne un autre groupe en 1937, à la suite de quoi il monte son premier film, *En pays neufs*, le premier long métrage documentaire québécois. À l'automne 1934, un groupe de colons quitte la gare ferroviaire de Québec pour se rendre en Abitibi. Déterminés, ils s'attaquent à la forêt, construisent des maisons et des routes. Dès 1936, les progrès marqués de la nouvelle paroisse Sainte-Anne-de-Roquemaure, note le commentaire du film, « font honneur à ces pionniers : des habitations plus confortables, des fermes déjà florissantes et le nombre sans cesse grandissant de colons laissent présager les plus grands succès ».

Proulx fera sonoriser le film dans un laboratoire de New-York. Cette même année, il achète « l'appareil merveilleux » qui ne le quittera plus : la *Cine Special* 16 millimètres de Kodak qui fonctionne à plusieurs vitesses et utilise différents objectifs. Comparativement à son aîné, Proulx professionnalise le métier en accordant une large place au scénario et au montage, en utilisant trépied, pellicule *Kodachrome* et son. En 1941, il s'associe au nouveau Service de ciné-photographie de la province de Québec mis sur pied par le premier ministre Adélard Godbout, son ancien professeur d'agronomie. Il continue à y travailler après le départ de Godbout, qui perd le pouvoir en 1944 aux mains de Maurice Duplessis, en tournant nombre de sujets sur l'agriculture (*La Betterave à sucre*), le tourisme (*Au royaume du Saguenay*) et les solennités religieuses (*La Proclamation du dogme de l'Assomption*). De 1934 à 1968, Proulx tournera près de 200 documents filmiques, dont une cinquantaine de moyens et longs métrages sonorisés et en couleur.

Pour Antoine Pelletier, l'auteur d'un inventaire de l'œuvre¹¹, les images de Maurice Proulx révèlent une grande partie de l'histoire récente

11. Antoine Pelletier, *Inventaire du fonds Maurice Proulx, cinéaste*, Québec, Les Publications du Québec, 1996, 117 p. Du même auteur (en collaboration) : *Rétrospective Maurice Proulx*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1978, 55 p. ; *Collection Maurice Proulx*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1978, 58 p. Un extrait du film *En pays neufs* a été présenté le 21 octobre 2011 dans le cadre des



Maurice Proulx. Groupe de colons devant la nouvelle chapelle de Sainte-Anne-de-Roquemaure en Abitibi, 1935. Photographie d'une scène que montre le film *En pays neufs*. (Archives de la Côte-du-Sud et du collège de Sainte-Anne, La Pocatière. Cote F 104/11/13/7/2.)

du Québec. Qu'il s'agisse de la colonisation des années trente en Abitibi ou en Gaspésie, des recherches et réalisations agricoles, des attraits touristiques de diverses régions du Québec, d'événements religieux et politiques, « l'abbé Proulx, précise-t-il, prend note pour instruire ».

* * *

Quelle crédibilité pouvons-nous accorder aux collectes ethnographiques de ces religieux missionnaires qui ont dessiné et peint les autres tout en les catéchisant ? Quelle valeur pouvons-nous attribuer aux contenus des films fabriqués par ces prêtres qui déclarent vouloir instruire les leurs en faveur de la propagande religieuse et nationale ?

Les images commandées par Charles Garnier ou peintes par Jean Pierron n'avaient un intérêt ethnographique qu'au second degré, si l'on estime de façon favorable le subterfuge de l'adaptation. Il en est tout autrement des dessins de Claude Chauchetière et de Louis Nicolas. Le premier a connu Kateri Tekakouitha et il a été le témoin direct d'une partie des événements qu'il dépeint dans sa *Narration annuelle de la mission du*

Journées internationales d'étude. L'Apport des prêtres et religieux au patrimoine des minorités. Parcours comparés Bretagne/Canada français, Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église, Nouvelle-Écosse.

Sault depuis sa fondation jusqu'en 1686. Il en est de même du second qui vécut en Iroquoisie et a voulu illustrer de la même façon dans son *Codex canadensis* les curiosités naturelles, c'est-à-dire les plantes, les mammifères, les oiseaux, les poissons et les humains. L'oblat Émile Petitot n'est pas très différent des jésuites qui l'ont précédé, à cette différence qu'il est un savant reconnu ayant publié ses travaux en France et aux États-Unis, ce qui ajoute très certainement à la crédibilité des illustrations qui accompagnent ses récits de voyage.

À l'inverse des religieux français qui cherchaient à connaître l'Autre, la démarche des prêtres québécois avait pour point de départ ce que connaissaient les leurs, et pour point d'arrivée une certaine inconnue. Albert Tessier, comme lui-même en témoigne dans ses entrevues, veut faire voir ce que plus personne ne voit : l'extraordinaire dans l'ordinaire. En ce sens, il invite les siens, à la manière de l'ethnologue, à porter un regard neuf sur leur propre culture. C'est peut-être aussi cela que signifie pour lui le mot « propagande ». La position de Maurice Proulx est différente. Contrairement à son aîné qui faisait du cinéma libre, Proulx est au service de l'État, qui le subventionne. Il doit instruire les siens sur les innovations de la science agricole et sur les avantages d'ouvrir de nouveaux territoires fertiles à une période où sévit la grande crise économique. Ce faisant, il fait œuvre ethnographique sur fond de propagande.

Pour tout dire, l'œuvre des uns et des autres, prêtres comme religieux, se situe, certes, entre catéchisme, ethnographie et propagande. À l'analyse toutefois, il ressort que par-delà les intentions, les uns et les autres nous ont laissé des images sans imagerie, des images du réel dont nous pouvons encore aujourd'hui faire bon usage.



Philippe Dubé